

**Zeitschrift:** Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

**Herausgeber:** Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

**Band:** 37 (1929)

**Heft:** 2

  

**Artikel:** La prévention des troubles nerveux de l'enfance

**Autor:** Répond, A.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-556367>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La prévention des troubles nerveux de l'enfance.

Par le D<sup>r</sup> A. Répond, Malévoz-Monthey.

La prévention des troubles nerveux de l'enfance est avant tout, sinon exclusivement, affaire d'éducation. La tâche de l'éducation est d'opérer l'adaptation à la réalité des instincts et des sentiments individuels égocentriques. Bien entendu, l'enfant n'est pas prêt à renoncer, sans compensation, à ses agréments personnels au profit de la collectivité, représentée en petit par la famille. La tâche serait même impossible si, très vite, des sentiments positifs d'amour pour les parents ne venaient seconder l'action de la contrainte. L'amour, on le sait, rend le devoir aisé, le sacrifice possible, agréable même parfois. Il est le grand levier de l'éducation, infiniment plus que la correction ou la crainte, sentiments pénibles qui contraignent l'individu à refouler ses sentiments sans compensation. On peut dire que toute éducation sans amour est une éducation qui favorise l'apparition chez l'enfant de troubles de l'équilibre nerveux.

Toute éducation demeure cependant un compromis et ceci même dans les cas les plus favorables. Or, un compromis n'est jamais quelque chose d'absolu. Chacune des parties est appelée à céder une partie de ses droits et n'est pas toujours disposée à le faire de bonne grâce. Or, l'enfant n'a guère de moyens légitimes efficaces et directs de les faire valoir. Il ne comprend d'ailleurs pas bien pourquoi il y renoncerait, car les buts éloignés de l'éducation lui échappent. Il vit dans le présent, les difficultés de la vie collective, à laquelle il doit être préparé, lui importent fort peu. Bref, s'il est soumis à une simple contrainte sans que cette dernière soit compensée par des sentiments actifs de plaisir ou d'amour, il est très probable que des déviations d'énergie nerveuse et

des refoulements anormaux se produiront. Le problème éducatif familial est compliqué du fait que chaque enfant est différent d'un autre. Le tempérament, autrement dit les quantités de dynamismes nerveux dont chacun dispose, peut varier dans des proportions énormes de même que ses possibilités d'expansion. Il y a là des particularités constitutionnelles intéressantes, dont on ne connaît l'importance que depuis peu de temps. En effet, au point de vue de l'expression des émotions on peut considérer qu'il existe deux grandes catégories d'individus : les introvertis et les extrovertis, vulgairement les expansifs et les renfermés. Or, on a constaté que les introvertis présentent, qualitativement et quantitativement, des réactions nerveuses et mentales très différentes de celles qu'on observe chez les tempéraments expansifs et que les introvertis sont beaucoup plus exposés à présenter des troubles de l'équilibre nerveux que les autres. Ce sont, en effet, généralement des timides, des craintifs, des déprimés qui ont peine à extérioriser leurs sentiments profonds, tout en les éprouvant très profondément et font donc aisément de la surtension affective.

Le chemin du nervosisme est facile pour l'enfant et il peut y être amené de diverses manières. Je m'abstiens de parler des conflits émotifs spontanés qui peuvent agiter l'âme de l'enfant, très jeune encore, et résultant par exemple d'un excès d'amour pour l'un des parents, de haine ou d'ambivalence affective pour l'autre, sinon pour tous les deux. La fixation excessive de sentiments positifs ou négatifs sur les parents qui fait de ces derniers un idéal, bon ou mauvais, définitivement établi, auquel l'avenir n'apportera pas de correc-

tion suffisante, idéal du passé que l'enfant s'efforcera en vain de retrouver dans l'avenir, est une des causes essentielles de certains troubles nerveux des plus graves. Je ne puis ici que signaler ces faits sans entrer dans leur explication psychologique. La prophylaxie de ces fixations familiales excessives n'est pas très malaisée du moment où on se rend compte de leur existence. Mais c'est justement là ce qui est difficile, car les parents, baignés dans l'amour de leurs enfants, ne demandent pas mieux que cela continue. Ils n'ouvrent les yeux que lorsque ces enfants si sages et si affectueux se précipitent plus tard dans des excès de toute sorte ou commencent à présenter des phénomènes anormaux.

Tout dans l'éducation est affaire de mesure et d'intuition psychologique. Le schématisme qui consiste à appliquer sans discernement des règles mêmes bonnes en elles-mêmes, conduit souvent à l'anomalie. Considérons par exemple une de ces familles sur lesquelles pèse une constante discipline sans détente suffisante, sans effusions affectives, sans tendresse. L'enfant se trouve en présence d'un impératif auquel il doit obéir, toujours et dans tous les cas, sans discussion, sans que la possibilité d'une résistance lui devienne consciente. A table, seul moment où l'on voit son père, on n'a pas le droit de parler cependant que celui-ci lit son journal ou discute posément avec la mère des affaires de sa profession. Bref, tout est réglé, prévu, parfaitement ordonné. Rien d'étonnant à ce que les enfants ainsi élevés deviennent souvent en apparence des modèles de sagesse. Il se peut d'ailleurs que ce système éducatif ait d'excellents résultats chez des enfants à vigoureuse constitution psychique, chez lesquels les énergies nerveuses sont facilement convertibles. Mais l'effet sur un caractère moins

ferme, quoique plus facile en apparence, pourra être tout autre. Sous l'empire de cette contrainte permanente, cet enfant se repliera sur lui-même et tendra à dissimuler ses véritables sentiments, non seulement aux autres, mais aussi à lui-même. En effet, les ordres, les conceptions morales, autoritaires, les idéals familiaux lui apparaîtront comme une loi suprême, immuable, intangible, à laquelle il essaiera de s'adapter, qu'il s'intégrera même. Mais inconsciemment il pourra exister chez lui une révolte profonde et intense qui ne pouvant s'extérioriser ni même devenir pleinement consciente aussi longtemps que l'idéal familial d'après lequel tout homme forme sa vie est maintenu debout, tendra à s'épancher par la voie d'une névrose dissimulée et même honteuse. C'est ainsi que j'ai parfois trouvé une telle éducation familiale dans les antécédents des morphomanes et de certains alcooliques.

Si le joug de l'autorité, tout en étant strict, ne possède pas la majestueuse continuité dont je parlais tout à l'heure, ni cette apparence immuable que lui donnent des parents pleins d'eux-mêmes et sûrs d'être dans le vrai au point de croire que tout ce qui est bon pour eux l'est aussi pour leurs enfants, si ce joug, dis-je, est au contraire soumis à des à-coups, à des irrégularités, à des relâchements, les effets pourront être tout autres. Il ne faut pas oublier que l'enfant, intuitivement, connaît beaucoup mieux ses parents que ces derniers ne le connaissent. Il sent aisément les occasions d'échapper que l'ambiance lui procure et les utilise, plus ou moins consciemment, avec habileté. Je connais des familles où dans les périodes normales de la vie la discipline est constamment sévère: devoir, travail, assiduité, zèle sont les seuls mots que l'enfant entend autour de lui. Par contre, dès qu'il est malade, et si peu que ce soit, il n'est plus question

de tout cela. C'est l'affolement, la tendresse éperdue, tous les caprices sont satisfaits. Plus de travail, plus de devoirs, la maladie règne en maîtresse. Il faudrait que l'enfant soit idiot ou doué de la force morale d'un saint pour résister à tant d'attraits et ne pas rechercher la maladie, l'exploiter pour en tirer tous les avantages possibles. Bien entendu, les enfants à grosse vitalité, à tempérament robuste y sont moins exposés que d'autres, mais les petits enfants sages et délicats, ceux qui, aux jeux bruyants et violents préfèrent les passe-temps paisibles et solitaires, ceux-là sont tout désignés pour devenir des névrosés dont le corps prendra l'habitude de traduire au mieux le déséquilibre inconscient de l'âme.

Des parents affolés m'amenaient un jour une petite fille atteinte, disait-on, d'une maladie grave et douloureuse qui, malgré les soins médicaux, allait en empirant de jour en jour. Les faits psychologiques étaient les suivants : les parents sont des nerveux qui se dominant le mieux possible. Intelligents et ambitieux, ils s'imposent des privations sérieuses pour arriver et s'efforcent aussi de réaliser leur propre idéal dans la personne de leurs enfants. Ces derniers sont très sages, appliqués, d'une gentillesse et d'une politesse que les mamans envient à la ronde. En règle générale, l'éducation est très sévère et on les pousse beaucoup au travail. Mais comme on n'est pas de santé très robuste dans la famille, on est très anxieux lors de la moindre indisposition. La petite fille commence un jour à se plaindre de maux d'estomac, tout comme la maman, et on l'amène chez le spécialiste qui soigne cette dernière. Le médecin, se rendant compte que cette enfant à constitution délicate est surmenée, a l'imprudence de faire à la mère, en présence de la fillette, des reproches sur sa

manière de l'élever : il critique l'excès de travail, l'excès de discipline, bref, il faut la laisser un peu faire ce qu'elle veut. Ces excellents conseils ne sont pas perdus pour la petite fille qui, sage et attentive, écoute sans perdre un mot. La mère est affolée. La manière de vivre de la fillette est radicalement changée : plus de classe, plus de devoirs. Elle mange désormais ce qu'elle veut et fait ce qu'elle veut. Et là-dessus, après peu de jours, la névrose éclate et prend naturellement les traits caractéristiques d'une revanche pour tout ce qui fut si longtemps défendu. Ce sont les parents qui ont à obéir maintenant. L'enfant a mal à l'estomac, crie et ne se calme que lorsque la maman est assise auprès d'elle : aussi, cette dernière lâchant ses occupations, doit-elle passer ses journées au chevet de la petite. Quand elle s'ennuie, elle éprouve dans les jambes des douleurs « comme si on lui tordait les os ». On frictionne les jambes et la fillette trouve que ça lui fait du bien. Il faut donc continuer et plusieurs heures par jour on lui frictionne doucement les jambes et les cuisses, faute de quoi les douleurs se montrent immédiatement. Quand les parents en ont assez, l'enfant se met à pousser des hurlements, de sorte qu'il faut se relayer auprès de son lit et faire toutes ses volontés. Si elle ne se plaît plus dans son lit, elle dit que demeurer étendue lui fait mal. On la prend donc sur les genoux pour changer de position, ce qui la calme pour un instant, puis elle émigre à nouveau sur les genoux d'un autre membre de la famille. Bref, en quinze jours, grâce à sa maladie, la fillette auparavant si docile, a réussi à se créer quantité d'esclaves aveuglément dévoués, soit les parents, grands-parents, oncles et tantes, sans compter le menu fretin des frères et sœurs et des petites amies dont elle dispose à son gré. Il est

à peine besoin de dire que la prescription de mesures psychothérapeutiques tendant à supprimer les avantages que l'enfant retire de sa maladie, amène un succès immédiat complété par un changement de milieu où l'enfant peut épanouir désormais d'une manière plus normale ses énergies nerveuses mal employées.

C'est là un exemple extrême quoique pas si rare. Mais il en est beaucoup d'autres où la névrose est cultivée en famille au point que l'on est tenté, quand on ne connaît pas les mécanismes psychologiques sous-jacents, à la croire héréditaire. Je citerai par exemple les migraines et les maux de tête qui passent de génération en génération et sont admis comme une chose tout à fait naturelle. « Maman a sa migraine » et les enfants considèrent la chose comme étant aussi inévitable, aussi fatale que la succession du jour et de la nuit. Nul n'est donc surpris si l'une ou l'autre des fillettes, dès la puberté ou même avant, commence, elle aussi, à en souffrir. « Rien d'étonnant, elle est tout à fait comme sa mère », et l'on n'en parle plus. La migraine est adoptée et la fillette, à moins d'événements imprévus, la gardera toute sa vie. Nul ne songe que l'enfant, sous l'influence de la suggestion familiale, pourrait exprimer de cette façon des conflits intimes plus ou moins inconscients. Il en est de même souvent des maux de tête, des prétendus estomacs délicats, de certains défauts de caractère, voire même de certains dons ou lacunes intellectuelles. Prenons par exemple les capacités pour l'arithmétique, qui est en général la branche de l'enseignement coûtant le plus d'efforts à l'enfant même bien doué. Que cet enfant redoute l'effort, que l'arithmétique lui devienne fastidieuse, qu'il y ait des insuccès, on répétera en chœur dans la famille : « rien d'étonnant, il est tout à fait comme moi qui n'ai jamais rien compris

au calcul ». Si l'enfant est maladroit de ses mains, même histoire, nul ne s'étonnera : « il est tout à fait comme son père qui n'a jamais su se servir de ses doigts ».

Il faudrait bien pourtant se rendre compte que l'enfant compose son idéal de la vie, le bâtit d'après l'exemple des parents qu'il a constamment sous les yeux. C'est un des chapitres les plus intéressants de la psychologie actuelle que l'étude de la constitution de la personnalité infantine qui oscille essentiellement entre les pôles à la fois positifs et négatifs que forment pour lui les parents. Aussi l'ambivalence affective en est-elle un de facteurs essentiels. Par ambivalence nous entendons le fait psychologique paradoxal, que l'on peut éprouver, à la fois, simultanément, des sentiments positifs et négatifs, amour et haine pour la même personne. L'ambivalence n'est souvent pas consciente du fait que l'amour peut être seul consciemment admis par l'individu, tandis que sa contre-partie négative, la haine, peut être totalement refoulée tout en exerçant sournoisement son influence. Dans d'autres cas au contraire, c'est la haine ou la répulsion qui sont conscientes, tandis que les sentiments positifs sont refoulés. Nous nous plaisons à croire que les sentiments des enfants pour leurs parents sont toujours positifs, quand ces derniers en sont dignes et font leur devoir. Il n'en est rien et c'est une des graves erreurs de notre éducation de ne voir que les sentiments plus ou moins affichés en négligeant de désarmer les sentiments négatifs qui grouillent dans les ténèbres du subconscient. Les conflits qui peuvent résulter chez l'enfant d'une pareille ambivalence sont souvent très vifs et trouvent leur expression soit dans des troubles du caractère ou dans des attitudes nettement pathologiques, comme la révolte élémentaire contre toute autorité,

ou enfin dans des névroses plus ou moins graves. Ce sont là des faits sur lesquels on aime à s'aveugler. Si l'on pouvait cependant descendre dans les profondeurs de son moi et ausculter, pour ainsi dire, avec une parfaite franchise les sentiments qu'on éprouve, on y trouverait certainement de quoi réfléchir sérieusement. Mais c'est justement parce que la plupart, sinon la totalité des humains ont passé dans leur enfance au travers de difficultés affectives, qu'ils tendent à refouler, à l'âge adulte, ces souvenirs pénibles, à les déformer en tout cas. C'est pour cela aussi que l'idée est insupportable de retrouver chez ses propres enfants les mêmes difficultés, les mêmes problèmes dont on est sorti soi-même un peu au hasard et souvent sans les avoir résolus. On peut dire que beaucoup de parents, sinon la plupart, s'efforcent simplement d'obtenir de leurs enfants l'obéissance ainsi qu'une certaine attitude extérieure indiquant la bonne volonté de faire leur devoir. Par contre, on s'occupe rarement de ce qui se passe dans le fond de leur âme, de leurs sentiments réels, plus ou moins masqués, de leurs difficultés affectives, notamment des péripéties du refoulement et de l'adaptation des instincts, tout spécialement de l'instinct sexuel.

C'est pourquoi les parents généralisent volontiers les moyens plus ou moins adéquats et efficaces, dont ils se sont servis eux-mêmes, et tendent à appliquer à tous leurs enfants indistinctement les mêmes formules sans savoir si elles leur conviennent. Ou bien encore, parce que les parents ont souffert eux-mêmes dans leur enfance d'une éducation défectueuse, sévérité excessive ou indulgence trop grande, ils tombent avec leurs enfants dans l'excès contraire. C'est un sentiment bien naturel que celui qui s'exprime en ces mots : « je ne veux pas que mes enfants

passent par les épreuves que j'ai traversées moi-même ». Et alors, aveuglement, s'identifiant avec leurs enfants, projetant en eux leurs propres complexes, leurs ambitions non réalisées, ils en arrivent à commettre des erreurs tout aussi graves que celles dont ils ont souffert eux-mêmes. Pratiquement, cela revient à dire que trop souvent et malgré leur bonne volonté, les parents n'aident pas l'enfant à vaincre ses propres difficultés, mais lui mettent au contraire sur les épaules tout le poids de celles qu'ils ont vécues eux-mêmes sans avoir réussi à les analyser ni à les résoudre objectivement.

Il faut bien le répéter, la famille qui est le creuset où se fond le caractère de l'enfant est trop souvent aussi l'école de l'anomalie du caractère et du nervosisme. Ceci même dans les cas où les parents font ou croient faire très sincèrement tout leur devoir et ne donnent à leurs enfants en général que de bons exemples. On ne saurait en être surpris car, en éducation, le bon vouloir et l'amour paternel ou maternel ne suffisent pas. Il y faut de l'expérience, du savoir et de la psychologie. Ces conditions, que l'on ne trouve même pas toujours chez les éducateurs professionnels, font généralement défaut aux parents, ce qui est naturel puisque nul ne le leur a appris. Le métier de parents est le seul où l'on puisse entrer sans préparation, sans connaissances d'aucune sorte, où on laisse à chacun le soin de faire ses propres expériences.

La prophylaxie des états nerveux pendant la période de la puberté est d'une importance extrême. A ce moment l'être tout entier subit une profonde évolution et des dispositions, des tendances, des habitudes qui seront prises ou se fixent à cet âge dont l'avenir de l'individu dépendra dans une large mesure. C'est à cette période de la vie que les problèmes

de l'adulte, dans le domaine émotionnel et instinctif, se posent sinon pour la première fois, du moins dans toute leur importance, leur complexité, leur tyrannique impétuosité, devant l'adolescent chez lequel l'expérience de la vie et la raison ne sont encore nullement développées à la mesure des instincts et des sentiments. Rien d'étonnant dès lors que cette période soit celle des conflits affectifs les plus aigus, celle où les difficultés de la conduite, de l'attitude en présence des phénomènes émotionnels que sont la famille, la société, l'autorité, la sexualité, etc., bref, de la réalité en général, se manifestent avec une intensité toute particulière. Il est clair, par conséquent, que les chances de refoulement maladroit, d'adaptation insuffisante des énergies nerveuses, soient plus grandes à cette époque de la vie.

Prophylaxie et hygiène mentale sont des mesures de précaution permanentes qui doivent accompagner l'individu tout le long de son existence. Grâce à elle il serait assez facile de prévenir les états névropathiques. Il serait facile aussi généralement de les guérir dès leur apparition, mais par contre il est très difficile de le faire, quand la personnalité du ma-

lade a été déviée pendant des années nombreuses, parfois même depuis l'enfance.

En résumé, l'essentiel des mesures prophylactiques relève dans l'enfance et la jeunesse de l'éducation. Aussi est-il urgent que tout un ensemble de mesures éducatives soient prises si l'on a à cœur le bonheur et le développement harmonieux des individus et des sociétés humaines. De la franche collaboration de tous ceux qu'intéressent les problèmes essentiels de l'hygiène mentale résultera le changement d'orientation si nécessaire dans les relations de l'individu, trop égocentrique encore, avec la collectivité qui tend à devenir peut-être trop envahissante. A notre époque, où tant de germes de dissolution sociale et morale, tant de semences de haine sont répandus à pleine main et où le matérialisme paraît triompher, il est plus que jamais nécessaire que les problèmes personnels de chacun soient mieux harmonisés et adaptés à l'ensemble. Les méthodes anciennes n'y suffisent pas et l'on peut dire que c'est du succès des conceptions psychologiques d'une éducation nouvelle que résultera, pour une très large part, la santé morale de l'humanité de demain.

## Sport und Herz.

Unter einer Sportübung ist jede Leistungsübung zur Ueberwindung eines bevorstehenden, zum Teil unbekanntem Widerstandes zu verstehen. Diese Leistungsübungen können in statische, in dynamische und in Geschicklichkeitsübungen eingeteilt werden. Zu den statischen, sportlichen Leistungen sind das Ringen, Stemmen, Rudern, gewisse Turnübungen zu rechnen, während zu den dynamischen besonders die Schnelligkeitsübungen, der Wettlauf, das Schwimmen und andere leichtathletische Übungen gehören. Gewisse sport-

liche Leistungen, wie das Skifahren, Radfahren stellen eine Verbindung von dynamischer und statischer Arbeit dar.

Der Einfluß des Sportes macht sich nicht nur am Herzen, sondern auch am peripheren Gefäßsystem, vor allem an den Gefäßen der arbeitenden Muskeln bemerkbar. Bei einer statischen Arbeit ist der Blutkreislauf im Muskel erschwert, da ein großer Teil der Venen zusammengedrückt wird, so daß eine Stauungshyperämie entsteht, die zu einer Belastung des rechten Herzens führen kann.